

# **Une grammaire de l'action**

**Claude de Jonckheere**  
**Institut d'Études Sociales de Genève**

## **DÉCRIRE L'AGIR**

La question traitée dans ce texte est de savoir si les praticiens de l'aide psychosociale ou plus largement encore ceux qui ont à agir envers autrui peuvent rendre compte de leurs actes en des termes qui ne leur imposent pas une forte réduction de ce qu'ils expérimentent lorsqu'ils agissent dans leur vie quotidienne. En ce sens, le modèle de l'action rationnelle semble imposer ses limites. Bien que l'action rationnelle soit conçue de manière quelque peu différente selon les auteurs, on peut néanmoins retrouver chaque fois des caractéristiques premières. Selon Joas (1999) : « Elles présupposent premièrement que le sujet est capable d'agir en fonction d'un but, deuxièmement qu'il maîtrise son corps, troisièmement qu'il est autonome relativement à ses semblables et à son environnement » (p. 157). Certes, nombre d'auteurs soulignent les limites des modèles d'action rationnelle, cependant, même lorsque c'est le cas, celui-ci sert encore de référence pour mesurer les écarts pouvant exister entre cet idéal et les actions réelles commises en situations. Elster (1986), notamment, pose des critères auxquels l'action rationnelle devrait répondre pour ensuite en montrer les limites, mais ces dernières sont définies par écart à l'égard du modèle. La déontologie fondée sur la philosophie morale procède de même et les variations entre le modèle et l'acte réellement commis sont compris comme l'expression de la faiblesse de la volonté. Les auteurs, reconnaissant que les conduites humaines ne sont pas toujours rationnelles, et l'on peut citer avec Elster, Davidson (1991) ou encore von Wright (1991), réservent cependant le terme « action » à ce qui est dirigé vers un but, maîtrisé par

l'agent et accompli de manière autonome. Les textes réunis par Neuberger (1991) dressent l'état de la question et indiquent que l'explication de l'action peut prendre plusieurs formes de rationalité. On peut en déduire que le fait que des conduites puissent échapper à la volonté de l'agent est souvent traité en tant que cas particulier de l'action ou défaillance du vouloir et non comme constitutif de l'action qu'il s'agirait alors de décrire en tant que telle. Pourtant, Spinoza indiquait déjà l'ignorance dont nos actions sont enveloppées : « Vous ne savez pas ce dont vous êtes capables en bon ou en mauvais, vous ne savez pas d'avance ce que peut un corps ou une âme, dans telle rencontre, dans tel agencement, dans telle combinaison » (in Deleuze, 1981b, p. 168), dit-il. On retrouve chez Nietzsche, mais aussi notamment chez Foucault (1984), Deleuze et Guattari (1991) une telle lecture sceptique de la capacité des humains d'agir rationnellement.

Il ne s'agit pas de discuter ici ces tentatives de sortir de l'emprise de la rationalité de l'agir comme de celle du sujet souverain. Joas (1999) en trace l'histoire et les enjeux tout en insistant sur la nécessité d'insérer la composante créative de l'agir dans la compréhension des actes les plus concrets. Dans le prolongement de la position sceptique mettant en question un modèle présentant les états mentaux de l'agent comme la cause d'une action considérée, je tenterai de montrer qu'une compréhension à la fois non réductrice et non contre-intuitive de l'agir envers autrui impose de prendre en compte la situation dans laquelle l'action s'effectue. Ainsi, l'intelligibilité de l'action se gagne en refusant de la réduire à des causes comme la volonté ou à des buts comme le bien et en insérant l'agir humain dans la situation dans laquelle il s'exprime. Dans cette perspective, le lien entre une action et la situation n'est pas seulement contingent, mais il est constitutif de l'agir lui-même. Cette orientation que l'on peut rattacher au holisme vise à produire des descriptions dans lesquelles chaque action ou chaque séquence d'action dit quelque chose de l'action en tant que partie d'un tout. À cet égard, Descombes (1996) déclare : « Les prédicats holistes sont des prédicats des parties en tant que partie d'un tout. Les parties sont ce qu'elles sont grâce au tout, c'est en ce sens que le tout précède les parties » (p. 165).

Pour décrire l'agir envers autrui en prenant en compte sa composante fondamentalement créative et son lien constitutif à la situation, il nous faut nous doter d'une « grammaire ». Celle-ci doit pouvoir rendre compte de l'aspect singulier de l'action tout en respectant les obligations du holisme. Pour ces raisons, je parle plutôt de grammaire que de théorie ou de modèle. Certes, la différence entre une grammaire et une théorie ou un modèle n'est pas simple à établir et je ne m'y attarderai pas, cependant le premier de ces termes indique l'intention de décrire ou de redécrire plutôt que de construire des régularités généralisantes ou d'interpréter en référence à des concepts abstraits. La grammaire a ici le sens que lui donne

Wittgenstein (1961) dans les *Investigations philosophiques* : « C'est la grammaire qui dit quel genre d'objet est quelque chose » (p. 243). La grammaire est autonome à l'égard de la réalité et ne vise pas l'essence des choses, elle décrit les possibilités des phénomènes, à travers le genre d'énoncés que nous formulons sur eux (p. 159). Bien que l'auteur fasse un usage peu orthodoxe du terme, on peut comprendre que le concept de grammaire désigne les règles dont nous faisons usage afin que des mots et des propositions soient dotés de significations. Bouveresse (1987) dit que la grammaire de Wittgenstein est « une sorte de morphologie impure des significations » (p. 254).

Pour ce qui nous occupe, une grammaire de l'action est constituée des mots et des propositions que nous utilisons pour décrire l'action ou plutôt pour décrire certaines possibilités d'actions. En ce sens, il y a une grammaire de l'action rationnelle, une grammaire de l'action causée, une grammaire de l'action située, etc. La grammaire que j'utiliserai pour décrire l'action, en la connectant à la perception tout en l'insérant dans la situation qui affecte un sujet conçu comme ayant des aptitudes à agir, me sera essentiellement fournie par Whitehead (1995).

## **LE MARIN, LA MER ET LE CÉTACÉ**

Pour vérifier si une telle grammaire est envisageable, je propose un détour par la littérature. Lorsqu'il s'agit de comprendre l'action en tant que phénomène immanent, une telle diversion semble permettre plus de netteté et d'innocence qu'une plongée immédiate dans les pratiques sociales. Le texte est donné par l'auteur, sa compréhension est, certes, à conquérir, mais il constitue un élément stable et les outrages qu'il peut subir le laisseront intact. Il n'en est pas de même des pratiques sociales, elles sont en devenir et ce que je peux en dire ne les laissera pas, même imperceptiblement, en l'état. Sur ce point, je me démarque de Ricœur (1986) proposant de comprendre l'action comme un texte. Par contre, je reprendrai l'idée que, à l'instar du texte échappant à son auteur, l'action se détache de son agent et développe ses propres conséquences.

*Moby Dick* (1851/1970) de Melville (1819-1891) s'impose. Effectivement, ce texte m'habite depuis une adolescence d'aventurier contemplatif. Aujourd'hui, il continue de frapper mon esprit par sa capacité à mettre en scène une multitude d'éléments humains et non humains. La prétention à la puissance du capitaine Achab, sa tyrannie envers son équipage, ne sont que vaines agitations parmi des éléments qui le dépassent. Il ne restera de son obstination vengeresse que folie et mort, même si folie et mort se vivent avec grandeur et passion. Le génie de Melville interroge notamment l'action conçue comme étant produite par la volonté d'un agent rationnel

poursuivant des fins déterminées. Il répond en faisant de l'humain un être sans cesse dépassé. *Moby Dick* est le récit de la vie d'un homme s'échappant à lui-même, abandonné de Dieu (Richir, 1996). L'existence de la baleine blanche, cette chose non pigmentée qui « nous fait reculer devant l'absence de Dieu faite de l'absence de toute couleur » (Melville, 1970, p. 228), est le signe que la volonté divine s'est détournée du monde et de ses créatures, les laissant incolores. L'abandon divin, le dépassement de l'homme par ces forces qui s'expriment en lui suscitent l'effroi lorsque, au terme de son périple, le capitaine Achab disparaît à jamais dans les profondeurs :

Et le harpon fut lancé, la baleine frappée chargea, la ligne courut dans son engoujure en s'enflammant, puis se noua. Achab se pencha pour la démêler et il y parvint, mais le nœud coulant en plein vol lui enserra le cou et sans voix, comme la victime des bourreaux muets des sultans, il fut emporté hors de la baleinière avant que les hommes aient le temps de s'en apercevoir. L'instant d'après, la lourde épissure à l'œil de l'extrémité de la ligne gicla hors de la baille vide, renversa les canotiers et, frappant la mer, disparut dans les profondeurs. (p. 570)

L'auteur, et c'est bien là que réside son talent, décrit une série d'actions en usant de verbes aux formes actives et passives. Arrive ainsi quelque chose aux objets, aux animaux, et aux humains, au harpon, à la baleine, à Achab et à ses canotiers. Choses, animaux et humains sont alors passivement objets d'actions, mais sont également activement causes d'actions. Dès lors, dans une telle description, l'action ne peut être réduite à une suite reliant chronologiquement une cause, étant la volonté d'un agent, à une action suivie elle-même d'effets. Une telle description aurait donné une formulation telle que : Achab veut tuer la baleine, il prend son harpon, le lance, rate son coup et se trouve entraîné dans les profondeurs et dans la mort. Si Melville s'était pris de cette manière pour décrire la disparition d'Achab, outre que le récit aurait manifesté une désolante platitude, l'ensemble du roman aurait perdu sa signification même. En effet, Melville ne met pas en scène un capitaine ayant perdu la raison et ayant pour unique obsession la volonté de se venger d'une baleine blanche lui ayant emporté sa jambe. Il met en scène des actions qui déterminent des rapports entre humains et non humains et des rapports qui déterminent des actions, sans ordre préétabli. Achab est agi par *Moby Dick*, ses marins, la mer, les courants, les vents, son bateau, son harpon autant qu'il agit sur eux. Il montre l'œuvre de forces qui dépassent et malmènent le capitaine vengeur, de forces plus grandes que lui. Sa folie n'est alors pas la cause de son active obsession, elle n'est que l'expression de ce qu'Achab est dépassé par quelque chose de plus grand que son être. Ses folles pensées, ses déraisonnables comportements ne sont certainement rien d'autre que l'expression du dépassement de son être par des forces du dehors. Provenant de Dieu, de la morale, de la

nature, elles colonisent l'âme d'Achab, déterminent son désir de vengeance, impulsent ses actions, sur lui-même, l'équipage, le navire et cette maudite baleine blanche.

Le capitaine ne s'y trompe pas. En se battant contre le gigantesque animal marin, c'est bien contre des forces, contre un principe plus grand que lui, plus grand que l'animal, qu'il livre une bataille perdue d'avance. Conscient de la taille de l'enjeu, mais fort de son orgueil, il dit à Starbuck, son fidèle et désespéré second :

Que la baleine blanche soit un agent ou qu'elle soit un principe, j'assouvirai sur elle ma haine. Ne me parle pas de blasphème, homme, je frapperais le soleil s'il m'insultait. Car si le soleil pouvait le faire, je pourrais aussi riposter, il y a une sorte d'équité dans la lutte, la jalousie a présidé à toute création. Mais je ne suis pas soumis aux règles du jeu, homme. Qui est au-dessus de moi ? La vérité est infinie. (p. 199)

Les grands artistes, Melville, bien sûr, mais aussi James Joyce, Samuel Beckett, Francis Bacon, John Coltrane, Jean-Luc Godard, pour n'en citer que quelques-uns que j'affectionne particulièrement et appartenant à divers domaines de la création, sont ceux qui ont su rendre visibles des actions multiples soumises à des forces multiples qui font éclater le « moi » unifié, autonome et volontaire. Dans cette même perspective esthétique, Deleuze (1981a) constate que Bacon peint « l'action sur le corps de forces invisibles » (p. 31). En présence du récit de Melville, on peut se demander quelle est la cause première de cette action finale qui voit Achab s'emparer d'un harpon, viser l'œil de la baleine, lancer l'arme puis disparaître dans les flots, le cou enserré dans la ligne. La cause de sa fin se trouve-t-elle dans cet instant précis où, quelques années auparavant, *Moby Dick* a emporté sa jambe ? Faut-il la chercher dans le livre de Job qu'Achab se plaît à citer ? On ne sait à quel moment le capitaine prend connaissance de ce texte biblique, mais on connaît les monstrueuses descriptions de serpent fuyard, bestial, tortueux qu'il contient. Elles marqueront son esprit et orienteront ses actes, l'incitant à poursuivre de sa malédiction celle qu'il nomme « la baleine de Job » (p. 220). Dans le même registre, faut-il encore s'intéresser au Léviathan d'Esaië, dragon des mers que le Seigneur tuera de son épée acérée et dont la baleine blanche est, aux yeux d'Achab, la maléfique incarnation ?

Pour comprendre les actions que l'on peut attribuer à Achab, faut-il s'intéresser à la Bible, omniprésente dans le texte de Melville, en tant que force exerçant son activité au sein même des œuvres d'Achab et des autres protagonistes ? Faut-il s'intéresser à l'esprit du capitaine ayant interprété le livre sacré comme une incitation à la vengeance, s'étant institué comme le rival de Dieu et ayant instauré *Moby Dick* en tant que monstre symbolique du mal et du démon ? Faut-il encore s'intéresser à la circonstance traumatique de

la perte de sa jambe ou encore à tous les faits qui ponctuent le récit jusqu'à son terme ? Les causes des actions d'Achab sont-elles dans le monde extérieur ou alors dans son esprit interprétant le monde à sa convenance pour son plus grand bonheur ou son plus grand malheur ?

Le récit de Melville envisagé sous l'angle de l'action semble indiquer que nous ne comprenons pas grand-chose si nous nous bornons à identifier l'action à la volonté de l'agent. Mais il pose aussi la question de savoir comment décrire l'action en tant que processus identifiable, sinon fini, mais de toute manière significatif. Le génie de Melville, comme celui de Joyce ou de Beckett, est inimitable, pourtant il semble indiquer une voie possible. À y regarder de plus près, nous constatons que leurs œuvres procèdent d'une véritable anthropologie. Deleuze (1981b) pourrait dire qu'il s'agit d'une éthologie, c'est-à-dire « d'abord l'étude des rapports de vitesse et de lenteur, des pouvoirs d'affecter et d'être affecté qui caractérisent chaque chose » (p. 168). Ces écrivains ont usé et créé la grammaire littéraire dont ils avaient besoin, mais leur individualité d'écrivain a aussi été créée par cette grammaire. Quant à nous, pour décrire l'agir envers autrui, nous disposons aussi d'une grammaire propre à cette anthropologie. Elle appartient à la tradition des sciences humaines, elle nous fabrique en tant qu'acteurs-penseurs et nous en usons pour construire le problème de l'action.

## **ACTION ET VOLONTÉ**

Notre grammaire de l'action est comme nous l'avons vu fondée sur la rationalité de l'agir. Nous présupposons que l'agent est capable d'agir en fonction d'un but, qu'il maîtrise son corps afin qu'il soit soumis à sa volonté, et qu'il est autonome à l'égard de ses semblables et de l'environnement dans lequel il vit. Comme le dit Elster (1986), la rationalité de l'action implique trois suppositions : l'agent est confronté à un ensemble faisable d'actions, chacune de ces actions entraîne une certaine chaîne de conséquences connue par l'agent et enfin celui-ci possède une certaine structure de préférence qui lui permet de choisir l'action qu'il va accomplir en tenant compte des conséquences.

En regard des critères permettant de définir l'action rationnelle, et par extension l'action sensée, il n'est pas trop risqué de penser que les conduites du capitaine Achab ne peuvent les satisfaire. Il est incontestablement pris de folie. Mais il est encore plus inconfortable de constater que la plupart des choses que nous faisons dans notre vie quotidienne, alors que nous sommes sains d'esprit, ne sont pas des actions rationnelles. Cela se vérifie notamment lorsqu'il s'agit d'agir envers autrui. Risquons alors deux hypothèses. Ou bien, nous-mêmes et nos semblables, sommes des êtres qui adoptons des conduites rationnelles qu'en de rares occasions, et qui, la

plupart du temps, agissons d'une manière parfaitement stupide ou alors nos modèles d'action sont impropres à décrire la plupart de nos actes. Comme annoncé dans l'introduction, je préfère adopter cette dernière alternative. La question qui se pose est alors : si les actions rationnelles sont des cas particuliers et rares, alors comment pouvons-nous décrire toutes les autres actions qui ne répondent pas aux critères de rationalité ?

Une solution possible consiste à se doter d'une grammaire qui n'identifie pas l'action à la volonté rationnelle, faculté d'un moi isolé des autres et du monde. Cependant, délier l'action de la volonté présente effectivement quelques risques. Le premier, et peut-être pas le moindre, consiste à être accusé de vouloir abaisser l'humain au rang de l'animal complètement dépendant de ses bas instincts et de son environnement. Si nous ne pouvons plus soumettre nos actes à la poursuite de fins préconçues et de haute tenue, nous sommes alors indignes de l'humanité, pourrait-on prétendre. Le deuxième est de ne plus pouvoir attribuer aisément à un agent la responsabilité de ses actes. Il faudrait alors décrire les actions en recourant uniquement aux pronoms « on » ou « ça ». Des formules telles que « j'agis », « tu agis » ou encore « il agit » devraient être remplacées par d'autres telles que « on agit » ou encore « ça agit », autant de formes ayant pour vertu de dissoudre le « je » dans l'indéfini. Le troisième risque pris en déliant l'action de la volonté est de ne plus pouvoir décrire quoi que ce soit. En effet, si l'action n'est rien d'autre que ce qui arrive, que des mouvements affectant les éléments humains et non humains, nous ne disposons plus d'une entité finie, présentant une unité d'espace et de temps, que nous pouvons saisir en une description. Ce que des écrivains comme Melville et Joyce ont si bien accompli, pouvons-nous le faire alors que nous cherchons à nous doter d'un modèle d'action devant présenter un certain degré de fiabilité et de stabilité ?

## **ACTION ET PERCEPTION**

Délier, comme je le propose, l'action de la volonté implique de décrire un composé multiple dans lequel une action est toujours un rapport d'actions plurielles. Une action est affectée par d'autres actions et affecte d'autres actions. Présentée comme un jeu d'affects passifs et actifs, inséparablement comme cause et comme étant causée, l'action n'existe qu'en exercice. L'action considérée comme affects a un rapport étroit avec la perception, c'est-à-dire avec le monde tel qu'il s'exprime dans notre organisme, tel que nous l'éprouvons en notre être. On pourrait dire qu'avant même d'agir sur le monde, l'agent est affecté par les actions du monde sur lui. Le terme « avant » sous-entend l'antériorité de la perception sur l'action dont nous ne faisons généralement pas l'expérience. Je le garde pourtant pour indiquer le mouvement qui va du monde vers le sujet.

La philosophie de l'organisme de Whitehead (1995) invente un langage qui, repris dans le problème qui m'occupe, permet de poursuivre la construction du problème de l'action en tant que composé multiple sans dissoudre l'agent ou le sujet dans une totalité indéfinie et indescriptible. En reprenant le terme de Deleuze et Guattari (1991), on peut dire que l'auteur « déterritorialise », sans les éliminer, le sujet, la liberté, Dieu. Il les fait exister sur d'autres modes, dans d'autres espaces, selon d'autres formes que ceux qui sont issus de la tradition, notamment du kantisme. Sa philosophie, œuvre d'un mathématicien, présente complexité et cohérence extrêmes. La difficulté consiste à emprunter les concepts utiles à la construction du problème de l'action sans dénaturer l'ensemble de son système.

Whitehead qualifie sa pensée de philosophie de l'organisme ou de philosophie spéculative. Elle est « la tentative pour former un système d'idées générales qui soit nécessaire, logique, cohérent et en fonction duquel tous les éléments de notre expérience puissent être interprétés » (p. 45). Il la définit comme étant l'inverse de la philosophie de Kant pour qui le monde émerge du sujet alors que chez lui, le sujet émerge du monde :

Les philosophies de la substance présupposent un sujet qui, dans un deuxième temps, rencontre un donné, puis réagit à ce donné. La philosophie de l'organisme présuppose un donné que rencontrent des sentirs et qui atteint progressivement l'unité d'un sujet. Mais dans cette thèse, le terme *superject* serait préférable à *sujet*. (p. 263)

Ce mouvement qui va du monde au sujet est un processus que Whitehead appelle « préhension ». La préhension nécessite un donné que l'on appelle classiquement l'objet de l'expérience. Ce donné est préhendé par un sujet. Nous sommes encore ici dans la distinction classique entre sujet et objet. Mais, ce qui est nouveau, c'est que le sujet unifié est constitué par la préhension elle-même. Les préhensions sont des actes d'expériences, en tant que telles elles sont « réelles, individuelles, et particulières » (p. 71). Chaque préhension comprend trois facteurs : le sujet qui préhende, à savoir l'entité actuelle dans laquelle cette préhension est un élément concret, le donné qui est préhendé, le mode de préhension de ce donné par le sujet. Pour montrer son rapport avec le monde, le sujet est défini comme une « occasion actuelle » ou encore une « entité actuelle ». Ces deux termes équivalents décrivent le sujet en tant que processus de préhension atteignant son unité à son terme, terme que l'auteur appelle « satisfaction ». La satisfaction est la façon dont le sujet atteint sa propre unité, rempli de ses propres perceptions, c'est-à-dire rempli de lui-même. La similitude de l'entité actuelle avec la monade leibnizienne semble évidente. Whitehead le souligne lui-même à plusieurs reprises, notamment dans *Procès et réalité* (1995). Pour ce qui nous occupe, la conséquence de ce processus est que le sujet, occasion ou entité actuelles, est solidaire du monde : « L'occasion



actuelle est dans le monde, et le monde dans l'occasion actuelle » (1993, p. 296). Une entité actuelle est liée au monde dans le sens où elle est « un processus individuant conditionné par l'état du monde, qui se détache sur fond de ce monde, et qui revient se fondre dans le monde » (Fagot-Largeault, 1999, p. 64).

Dans le processus de préhension, dont Deleuze (1988) dit qu'il va du monde au sujet (p. 106), le monde « agit » dans le sujet et le constitue. Le sujet est alors décrit par Whitehead comme un événement actuel dans lequel il s'approprie lui-même à partir d'objets. Dès lors, on ne peut pas dire que le sujet préhende activement ou qu'il est préhendu passivement, on ne peut que parler d'un processus de préhension. L'œil, ou le sujet-œil, préhende la lumière, mais la lumière préhende l'œil. Elle est constitutive de son individualité d'œil. Œil et lumière sont préhension l'un de l'autre.

Pour ce qui nous occupe, le thème de la « solidarité » du sujet et du monde est important pour avancer dans le problème de l'action. Posé ainsi, le problème du rapport entre le savoir et l'action trouve une solution. L'agir n'est pas la simple mise en pratique d'une connaissance théorique ou pratique. Chez Whitehead, l'action est avant tout préhension, c'est-à-dire « procès » dans lequel le monde affecte le sujet. Cependant, le sujet qui participe au procès de préhension du monde est un sujet déjà connaissant, déjà affecté par des connaissances. Le monde n'affecte pas un sujet vierge, mais un sujet déjà « lourd » de savoirs. De plus, la philosophie de Whitehead n'étant pas une simple doctrine sensualiste où la connaissance ne joue aucun rôle dans le procès de préhension, les idées, les connaissances sont autant de données que le sujet préhende et qui le préhendent. Dans ce sens, les idées en elles-mêmes préhendent le sujet et sont préhendées par lui, c'est-à-dire agissent en lui, le font penser et agir. Elles ne déterminent pas causalement l'action, ou alors seulement dans le cas rare de l'action rationnelle, elles sont des puissances actives parmi d'autres.

## **CRÉATION**

À ce stade, une question se pose. En effet, le monde étant dans l'entité actuelle, les conduites du sujet sont-elles entièrement conditionnées par le monde dans lequel il vit ou n'existe-t-il pas pour lui une possibilité de création dans ses actes ? La réponse de Whitehead est que chaque entité actuelle individuelle, comme processus de préhension, est à la fois et inséparablement déterminée et libre. Le monde est une potentialité, un monde possible pouvant s'exprimer d'une multitude de manières. Il existe donc une décision finale du sujet, entité actuelle, qui invente sa façon d'intégrer le monde. Comme le dit Cobb (1994) : « Cette décision est l'acte par lequel il devient ce qu'il devient plutôt qu'autre chose qu'il aurait pu

devenir. En devenant précisément ceci et rien d'autre, il décide aussi comment il influencera le futur » (p. 40).

Le sujet ou occasion actuelle sélectionne les potentialités qu'elle amène à l'existence et en exclut d'autres. Mais cette décision d'exprimer une des potentialités du monde n'est pas une décision rationnelle et consciente au sens où on l'entend habituellement. Ce n'est pas le produit d'une longue délibération et, pour Whitehead, une décision consciente n'est en fait qu'une suite de petites décisions subtiles et inconscientes. Ce que le sujet exprime du monde, il le découvre en l'exprimant et cette création, ou cette œuvre, est à la fois « non prédictible et irrésistible », dit Fagot-Largeault (1999, p. 64). Précisons encore que le terme « décision » met l'accent sur la dimension subjective de la préhension et non sur son caractère rationnel et conscient.

La préhension du monde par et dans le sujet est un processus de création dans lequel l'apparition de nouveauté est conditionnée par le monde donné. Les données sont de pures multiplicités et ne peuvent pas être toutes préhendées. La création se manifeste alors dans le passage de la multiplicité des possibles à l'unité d'un sujet préhendant. Dès lors, le sujet doit son unité au procès de préhension. De plus, la solidarité de l'entité actuelle et du monde a pour effet qu'il n'y a pas de création isolée. L'univers entier est autocréateur : « Le monde est autocréateur, et l'entité actuelle, créature autocréatrice, parvient à sa fonction immortelle de créateur partiel du monde transcendant. » (Whitehead, 1995, p. 85). Le sujet, occasion ou entité actuelle, est solidaire du monde et, en tant que tel, est à la fois libre et préformé. Il est créateur, non par la vertu de sa volonté, mais parce que le monde est créateur.

L'entité actuelle est créatrice, non parce qu'elle est un sujet doté d'une volonté de créer, mais parce qu'il lui arrive des « aventures ». L'aventure n'est rien d'autre qu'un terme qui désigne l'entité actuelle puisqu'elle n'est rien d'autre qu'une expérience singulière du monde. Ainsi, l'entité actuelle « est » aventure et non pas « a » des aventures (Dumoncel, 1998, p. 118). Pour ce qui nous occupe, le caractère aventureux de l'entité actuelle permet de concevoir l'action dans son caractère créatif à côté de ses aspects prescrits, normatifs et rationnels. Mais la création n'est pas qu'une aventure sensualiste, que quelque chose qui arrive à nos sens et qui nous fait exister en tant que sujets. Les idées, les concepts, les théories participent au procès de préhension. En effet, ces éléments ont la faculté d'attirer l'attention du sujet vers certains aspects du monde. Dès lors, face à une infinité de possibles, une idée donnée participe à la décision qui ne retient que l'un d'eux.

Whitehead propose de ne pas se passer totalement du sujet, mais il le dégage des spéculations sur sa nature. Le sujet est alors un événement dans lequel le sujet s'approprie lui-même à partir des données du monde. Il n'y

a pas, d'un côté, le monde et, d'un autre, un sujet doté de conscience qui perçoit ce monde par ses sens et le « construit » par son esprit. Il n'y a pas d'expérience faite par un sujet d'un objet à propos duquel il y a expérience. Seule existe une expérience du monde, première par rapport au sujet, constitutive du sujet. La conscience présuppose l'expérience et non l'inverse. En résumé, expérimenter, c'est être.

## DE LA PRÉHENSION À L'ACTION

La philosophie de Whitehead attire notre attention vers l'action considérée comme un événement dans lequel l'agent agissant est toujours résultat du procès de préhension. L'événement est un ensemble de mouvements non réductibles à la volonté d'un agent produisant des actions, elles-mêmes suivies d'effets. L'action exprime le monde dont elle est solidaire et si l'on peut considérer qu'action et œuvre tiennent à une décision du sujet, celle-ci n'est pas nécessairement rationnelle et consciente. C'est un acte par lequel le monde exprime un de ses possibles dans le sujet et s'actualise dans ses œuvres. Ainsi, la création ne se manifeste pas seulement dans l'œuvre, mais elle caractérise avant tout le mode sur lequel le monde s'exprime dans la personne de l'agent.

Dans la perspective whiteheadienne, les actions du capitaine Achab sont les fruits d'un superject préhendant le monde, la mer, le ciel, les vents, la baleine, les textes sacrés et sont constituées par cette préhension même. Sa folie, son despotisme, son obsession vengeresse, mais aussi son génie de la mer, des courants et des vents, son sens de la baleine, ce que l'on pourrait appeler son « être en actes », sont le résultat de cette préhension. Si l'on s'intéresse à sa déraison, on pourrait dire que cette préhension est plus forte que lui, que le sujet qui s'active en lui est plus grand que les limites de son corps et même de son esprit. Sa liberté tient justement à ce que le monde s'exprime en lui, certes contre son gré, et pourtant avec cette démesure. Mais le monde qui s'exprime dans le « sujet-superject » Achab ne se découvre, pour lui-même comme pour ses marins comme pour les lecteurs de Melville, que dans ses actes imprévisibles autant que soumis à des forces irrésistibles, et pourtant créateurs.

L'action est inséparable de la préhension pour trois raisons. Premièrement, parce que le monde s'active en l'être, c'est-à-dire agit en lui et le constitue en tant que sujet préhendant. Deuxièmement, parce qu'intervient un acte de « décision » à propos du mode selon lequel le monde se manifeste en l'être. Troisièmement, parce que cette « décision » est prise en fonction des actions possibles que le sujet peut avoir sur lui. Ce dernier aspect indique que le procès de préhension du monde est structuré par nos expériences de sujets agissants. La manière dont Achab préhende et est préhendé

par le monde marin est inséparable de l'acte vengeur qui se forme en son esprit et, en même temps cette action devient de plus en plus probable en fonction de la manière dont il « décide » sur quel mode le monde s'exprime en lui. Si Achab voulait retrouver *Moby Dick* pour lui gratter le dos en signe de reconnaissance, il est certain qu'il préhenderait et serait préhendu par le monde d'une toute autre manière.

Dans la grammaire whiteheadienne, le sujet agissant n'est pas le jouet du monde extérieur. La dimension créative de l'action, dans ce qu'elle a d'aventureuse, est absolument nécessaire pour quitter la toute-puissance de la volonté sans tomber dans l'impuissance d'un être complètement démuné face à lui-même et à son environnement. Elle est aussi importante lorsque l'on veut développer une conception non comportementaliste de l'action dans laquelle les conduites d'un agent ne seraient que des réponses à une situation. Chez Whitehead, la situation constitue un champ de préhensions orienté par l'action et qui « réclame » des actions. Mais la « décision » donnant à la préhension sa dimension aventureuse et créative permet à l'action de ne pas être une simple réponse prévisible à la situation, sur le modèle de la réaction pavlovienne à un stimulus. La proposition whiteheadienne reprise dans les théories actuelles de l'action située (de Formel & Quéré, 1999) amène à dire qu'un agent est un « agent affecté » et qu'une action est une « action affectée » et à décrire ces affects et ce qu'ils produisent. Les propositions décrivant l'action à l'aide du concept de préhension rendent stérile la question de la rationalité de l'action posée en introduction. Reste un sujet-superject qui est construit, se construit et construit une vie possible, laquelle est alors toujours à saisir en tant que vie singulière.

## **ACTION ET PRATIQUES PSYCHOSOCIALES**

Avec Whitehead, nous disposons d'une grammaire de l'action composée des mots-clefs préhension, sentir, décision, sujet, superject, événement, aventure, créativité. La question est de savoir quelles sont les obligations que cette grammaire nous pose lorsque nous nous intéressons à l'action dans les pratiques psychosociales. La mise en relation de Whitehead avec Melville a déjà montré la nécessité de considérer l'action comme un événement, c'est-à-dire comme ensemble de mouvements actionnant d'autres mouvements, affectant humains et non humains. La préhension, en tant qu'événement, impose de ne pas distinguer le sujet des actions qu'il commet et dont il est objet et de prendre en considération l'unité du sujet préhendant et agissant, c'est-à-dire l'unité du monde qui s'exprime dans l'être et le constitue en tant que sujet. Un exemple fourni par un enregistrement d'entretien effectué dans une institution proposant une consultation

ethnothérapeutique aux migrants permettra de mettre cette grammaire à l'épreuve de questions pratiques.

Une jeune femme originaire du Proche-Orient, âgée de vingt-sept ans, mère de deux filles est envoyée dans une consultation ethnothérapeutique par son médecin. Elle vit en Suisse avec son mari, venant également du même pays, depuis environ dix ans. Elle déclare au thérapeute qui la reçoit qu'elle ne va pas bien parce qu'elle s'énerve « pour toutes les choses ». Cet état s'est aggravé après la naissance de sa deuxième fille à laquelle le couple a donné le prénom de l'une des sœurs de Madame décédée à l'âge de dix-sept ans dans un accident de voiture. Maintenant, l'enfant est âgé de quatre ans et la mère ajoute qu'elle ne peut prononcer le nom de sa fille et qu'elle l'appelle toujours « mon bébé ». La grossesse s'est mal déroulée, une amniocentèse a révélé un problème minime et, malgré le réconfort du médecin, la mère est restée anxieuse jusqu'à l'accouchement. Après, elle a été très fatiguée et personne ne l'a aidée. Elle dit avoir été toute seule. À ce moment du récit, le thérapeute demande : « Ça vous touche beaucoup quand on en parle ? C'est encore trop tôt ? Avez-vous l'impression que la naissance de cet enfant était le sommet de l'ensemble de vos faiblesses ? » Comme elle ne répond pas, il propose un commentaire : « Vous avez raison de dire que c'était difficile d'être toute seule après la naissance de votre fille, parce que d'habitude, dans votre pays, vous aviez toujours beaucoup de monde autour de vous ».

La consultante raconte ensuite que, depuis quatre ou cinq ans, son mari ne travaille pas et qu'elle n'ose pas le dire à ses amies. Le mariage a été arrangé par les familles. On lui a montré le garçon et elle a dit oui, dit-elle. Ils avaient tous deux quatorze ans. Ils se sont mariés plus tard, en Suisse, sans faire la fête dans leur pays d'origine. L'ethnothérapeute dit alors : « Mais comme vous n'êtes pas allés à la fête, c'est comme si vous n'étiez pas mariée. C'est comme si vous aviez deux vies, une vie là-bas quand vous étiez petite fille et ici une vie de femme mariée avec des enfants ». Madame confirme et l'intervenant demande alors si elle en veut à sa famille de l'avoir « larguée ». Elle répond alors qu'elle ne peut pas se fâcher avec sa famille « parce qu'ils n'ont pas de culpabilité ».

Madame précise que sa relation avec son mari s'est dégradée après la naissance du bébé. Elle pense qu'il a une autre femme et lorsqu'elle lui demande si c'est vrai, il répond qu'elle se fait des idées, que c'est « dans sa tête ». Elle dit alors qu'elle aimerait reconquérir son mari et l'intervenant lui dit alors : « On va essayer de vous redonner la force pour faire ça. » Il ajoute encore : « On parle des hommes du Proche-Orient, et vous savez que les hommes de ces régions ont l'habitude d'avoir beaucoup de copains. Ils aiment jouer aux cartes, aller au bistrot et parfois, ce n'est pas facile pour les femmes de supporter ça. C'est difficile pour une jeune femme. On va discuter un peu de tout ça. Si vous êtes d'accord, parce que ça demande

beaucoup. Ce qui arrive dans votre cas, c'est ce qui arrive juste après la naissance de votre deuxième bébé et c'est un moment extrêmement important dans la vie d'une femme. Vous êtes très fatiguée et vous avez l'impression que vous n'avez pas pu récupérer après la naissance de votre deuxième bébé. Vous doutez beaucoup d'être une jolie femme, d'être gentille et tout ça. Il faut que l'on vous redonne de la force ».

Ce récit présente une série d'actions langagières que l'on peut redécrire en usant de la grammaire whiteheadienne. Bien que l'action unisse au sein d'un même événement les différents partenaires, l'analyse qui suit prendra néanmoins appui sur les actes du professionnel recevant la demande de la consultante. D'une manière générale, la perspective ouverte par Whitehead indique que le mode d'existence de l'intervenant n'est pas à comprendre uniquement comme celui d'un agent rationnel capable d'agir en fonction de fins préconçues. Il est celui d'un sujet préhendant et étant préhendu par la jeune femme du Proche-Orient et par le récit de sa vie, c'est-à-dire celui d'un sujet actuel et singulier dont l'actualité et la singularité résultent de ce processus de préhension. Parmi toutes les possibilités de mondes présentes à l'état virtuel dans la personne et dans le récit de la jeune femme, il « décide » du monde qu'il intégrera en lui. Cette décision qui, rappelons-le, n'est pas nécessairement consciente et délibérée, le fait advenir sur un mode plutôt qu'un autre et influencera son devenir. Mais cette décision est structurée par le fait que le monde qui s'ouvre devant lui, celui de la vie de la jeune femme, est accessible à ses actions. Cet élément revêt une importance particulière lorsque, comme dans une consultation psychosociale ou ethnothérapeutique, l'action répond à un mandat instituant un devoir d'aide, c'est-à-dire un devoir d'action. Si l'on est d'accord avec Whitehead, celui-ci ne détermine pas seulement ce qu'il faut faire, mais conditionne la manière dont l'intervenant préhende la situation de présentation comme la situation qui lui est présentée, c'est-à-dire son « sentir » lui-même. On peut dire que l'intervenant « sent » la jeune femme et son récit de telle manière qu'il puisse agir, même si, à l'instant du « sentir », aucun projet d'action précis n'existe dans son esprit.

Le procès de préhension se fait sous la lumière d'actions possibles et s'organisera de plus en plus précisément autour de celle consistant à redonner à la personne assise en face de lui la force de vivre et de reconquérir son mari. Sans entrer dans des interprétations abusives, on peut dire que sa préhension de sa beauté et de son pouvoir de séduction est formée progressivement par l'action possible de l'aider à reconquérir son mari. De même, la préhension de son désarroi s'effectue dans la perspective de lui redonner le goût de vivre. Mais il n'existe aucun rapport de causalité entre le fait de vouloir agir à des fins prédéterminées et le fait de sentir parmi tous les sentirs possibles, celui qui s'actualise. Pour l'intervenant, se préhender comme sujet agissant pour le bien d'autrui et préhender la vie d'une

personne s'agencent au sein d'un même événement sans ordre des causes et des effets. La grammaire whiteheadienne impose de décrire d'un même élan les mouvements découlant du fait de se préhender comme sujet agissant et de préhender le monde dans lequel on agit.

Mais l'action possible n'est qu'un élément de la préhension. La solitude, la tristesse, la culture, le mariage arrangé par les familles, le prénom de la sœur tragiquement décédée, le mari soupçonné d'infidélité participent au procès de préhension et font exister l'intervenant sur le mode sur lequel il existe effectivement. Mais tous ces éléments s'expriment et font exister un sujet déjà préhendu par des connaissances notamment psychologiques et ethnographiques. Par exemple, la tristesse de Madame s'exprime chez un intervenant ayant des connaissances psychiatriques à propos de la dépression post-partum. Un certain nombre de ses questions expriment une « théorie officielle de malheur » en cours dans nos sociétés occidentales. L'ethnothérapeute se rendra compte après coup, au cours d'une séance d'intervention avec ses collègues, que, contre sa volonté rationnelle d'insérer les explications de ce qui arrive à la jeune femme dans le système explicatif propre à sa culture, la théorie de la dépression post-partum propre à notre culture le préhende et s'exprime dans ses actes langagiers. Ce que l'on peut comprendre comme l'intrusion active d'une théorie étonne d'autant plus que la consultation ethnothérapeutique inspirée des travaux de Devereux (1970) et de Nathan (1994) ne semble pas avoir une grande estime pour les catégories psychopathologiques. Une conception rationnelle de l'action permettrait d'interpréter cet écart entre la volonté de l'agent et ce qu'il fait réellement comme un échec alors que la grammaire whiteheadienne insère cette théorie officielle du malheur de même que sa réfutation dans l'événement.

Nous le constatons avec cet exemple, une théorie peut être comprise, non comme étant juste ou fautive, mais comme participant au procès de préhension et comme insérée dans l'action. De même, les idées, les valeurs, les buts, c'est-à-dire des éléments non physiques, peuvent être envisagés du point de vue de ce qu'ils produisent ou de leur efficacité. En des termes non whiteheadiens, la question est de savoir ce que ces éléments font sentir, penser, dire et faire aux humains et, dans le cas qui nous occupe, au thérapeute. Il serait contre-intuitif de considérer que ces éléments non physiques n'ont aucune importance dans l'agir et l'intervenant considère effectivement que ce qu'il pense influence ses actes. De même, il serait également contre-intuitif d'estimer qu'un élément non physique comme le contenu d'une pensée puisse à lui seul être la cause d'un acte. De plus, dans ce cas, on retomberait sur la réduction de l'action à la volonté de l'agent et dans une standardisation et une légitimation des motifs de l'action que l'on s'efforce ici de réfuter. La solution déjà esquissée consiste à insérer les théories, les idées, les valeurs, les buts en tant qu'éléments

participant au procès de préhension. En ce sens, la rencontre entre un intervenant et une jeune femme du Proche-Orient est un événement qui réunit des éléments humains et non humains. L'action de dire à cette personne que l'on va tenter de lui redonner la force de séduire à nouveau son mari résulte d'un agencement de ce que Whitehead (1995) appelle des « sentirs physiques », comme l'aspect séduisant de la jeune femme et des « sentirs intellectuels », comme la théorie de la dépression post-partum.

L'événement qui est ici préhension d'un sujet par un autre sujet, par le monde présenté dans un récit et par des théories ou des idées prend véritablement le sens d'aventure que donne Whitehead. Le fait que l'intervenant n'agisse pas comme il l'avait prévu est l'expression même de cette aventure collective qui arrive à son être, à ses idées, à ses projets dans ses rapports avec les autres humains et les non humains. Il n'y a pas d'échec, mais simplement une aventure révélant la créativité d'un sujet, entité actuelle. À cet égard, Whitehead (1994) propose un exemple pour indiquer ce qu'il entend par aventure. Il dit que ce qui arrive à la mare dans laquelle tombe un pavé est un procès de préhension, c'est-à-dire une « aventure vibratoire » (p. 154) et, de plus, une aventure collective associant pavé et molécules d'eau.

La notion de « collectif » est importante chez Whitehead. Une personne comme, ici, l'intervenant est l'expression d'un collectif. On peut lire dans ses actions la logique sociale du milieu auquel elle appartient. Dans le cas qui nous occupe, le collectif a trois étages : la société suisse, l'ensemble des pratiques d'aide et de soin et l'institution d'accueil. Lorsque le praticien évoque la vie des hommes proche-orientaux, leurs intérêts pour le jeu de cartes, le bistrot, les copains et le fait qu'ils délaissent leur femme, on peut se demander si les normes qui régissent le mariage dans notre société ne préhendent pas son être. La tradition des pratiques psychosociales semblent aussi œuvrer dans le processus de préhension. L'idée selon laquelle la parole guérit ou, tout au moins, apporte des changements dans la manière de se comprendre dans le monde et donc de vivre sa vie préhende les actes du praticien. Celui-ci sollicite par ses propres paroles les paroles de la jeune femme et n'a pas recours à la magie ou à la manipulation d'objets pour établir son diagnostic et apporter son aide. De même, il est probable que les normes qui régissent les soins psychothérapeutiques, les assurances maladies qui prennent en charges les soins individuels et non collectifs s'activent aussi dans ses propos. L'institution ethnothérapeutique et le devoir qu'elle énonce d'accueillir l'étrangeté de l'autre préhendent aussi sa personne. Il ne va pas conditionner son accueil à un genre, à une nationalité ou à un diagnostic. Il la reçoit et crée ainsi les conditions d'un devenir commun. Mais le collectif comprend aussi des éléments non humains comme le dossier médical, le bâtiment, les meubles du bureau, le téléphone qui participent à la manière dont les actions se développent, mais dont seule une observation plus fine montrerait le rôle.



## CONCLUSIONS

Whitehead propose un système philosophique spéculatif posant les problèmes du sujet, de sa volonté et de son indépendance à l'égard du monde naturel et social, du langage, de la connaissance, de la science et de Dieu. Comme je l'ai montré en un détour par la littérature et grâce à un exemple de pratique ethnothérapeutique, il fournit aussi un moyen que, plus modestement, nous pouvons utiliser pour construire le problème de l'action située. La grammaire whiteheadienne, notamment les propositions formées à l'aide du concept de préhension, permettent de décrire l'agir envers autrui sans réduire cette description à des intentions, aussi bonnes soient-elles, mais également sans renoncer au sujet et sans proposer un néo-behaviorisme. Elles attirent l'attention vers la manière dont un collectif comprenant humains et non humains s'exprime dans les actes commis par un individu qui conserve sa capacité créatrice. Elles satisfont aux obligations du holisme refusant d'identifier l'action à des états mentaux comme la volonté ou les buts. Bien que nombre de questions restent suspendues, nous avons cependant les moyens de les transformer en problèmes réclamant des solutions et pouvons ouvrir un véritable programme de recherche orienté vers l'agir envers autrui. Effectivement, il serait nécessaire de poursuivre l'analyse d'actions « réelles » afin de saisir finement la manière dont les humains, les forces sociales, les idées, les théories, les valeurs, les règles, les choses préhendent les agents et leurs actes.

Un apport d'importance de Whitehead pour la compréhension de l'action dans les professions de l'aide psychosociale est également d'ordre éthique. En effet, sa grammaire autorise le développement d'une éthique anthropologique concernant la vie des humains telle qu'elle se déroule, sans réduction à une morale signifiant ce que la vie devrait être en référence à des normes d'action et à des valeurs transcendantes. Elle permet de régler en l'articulant autrement le dilemme de l'agent pris entre puissance et impuissance, entre réussite et échec, entre obéissance et révolte. En décrivant les actions en tant qu'événements, on s'intéresse à ce qu'elles font advenir comme agents, destinataires et monde social et non à leur justesse en regard de normes ou à ce qu'elles devraient faire advenir. De ce point de vue, une action est un « fait social » ou un « fait collectif », même si notre langage habituel, non whiteheadien, nous la fait décrire comme un « fait individuel ».

La grammaire whiteheadienne utilisée dans l'action psychosociale présente des risques certains. En effet, les exigences qui pèsent sur la profession réclament que des projets d'intervention soient rigoureusement établis et évalués selon des normes précises, présentées comme des normes de qualité. Il ne s'agit de rien d'autre que de soumettre l'action à des critères de rationalité instituant la volonté de l'agent comme cause première. Or, je

suis en train de proposer une manière de décrire les actions, notamment les actions professionnelles, dans des termes laissant une large place à l'incertitude, à la créativité, à l'aventure, au surgissement de l'imprévu, termes entrant difficilement dans le langage de l'efficacité. Mais, aujourd'hui, elle ne permet peut-être pas facilement de poursuivre des fins stratégiques énonçant que nos actions sont construites méthodiquement, poursuivent des objectifs précis et sont évaluables en regard des critères d'efficacité requis par le pouvoir politique et économique.

Cependant, la grammaire whiteheadienne permet à l'action de gagner en intelligibilité. Elle décrit ce qui arrive et non ce qui devrait arriver. Dès lors, on est en droit d'espérer que l'on pourra remplacer la vieille légitimité du travail psychosocial basée sur de bonnes intentions par une nouvelle légitimité fondée sur des descriptions attirant l'attention vers ce qui arrive effectivement aux acteurs, intervenant et consultant, plongés dans le monde social. Mais, lorsqu'il est question d'agir envers autrui, et indépendamment de ce qu'il faut montrer pour que ses actes soient reconnus comme étant valides, la proposition de Whitehead incite à la modestie. Sa conséquence éthique la plus marquée est qu'elle nous amène à rire de notre volonté de changer le monde alors que nous croyons rester insensibles à ce que le monde dépose en nous.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bouveresse, J. (1987). *Le mythe de l'intériorité*. Paris : Minuit.
- Cobb Jr, J. B. (1994). Alfred North Whitehead. In I. Stengers (Éd.), *L'effet Whitehead* (pp. 27-60). Paris : Vrin.
- Davidson, D. (1991). Actions, raisons d'agir et causes. In M. Neuberger (Éd.), *Théorie de l'action* (pp. 61-78). Liège : Mardaga.
- Deleuze, G. (1981a). *Francis Bacon. Logique de la sensation*. Paris : Éditions de la Différence.
- Deleuze, G. (1981b). *Spinoza. Philosophie pratique*. Paris : Minuit.
- Deleuze, G. (1988). *Le pli. Leibniz et le baroque*. Paris : Minuit.
- Deleuze, G. & Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie*. Paris : Minuit.
- Descombes, V. (1996). *Les institutions du sens*. Paris : Minuit.
- Devereux, G. (1970). *Essais d'ethnopsychiatrie générale*. Paris : Gallimard.
- Dumoncel, J.-C. (1998). *Les sept mots de Whitehead ou l'aventure de l'être*. Paris : Cahiers de l'Unebévue.
- Elster, J. (1986). *Le laboureur et ses enfants* (A. Gerschenfeld, trad.). Paris : Minuit.
- Fagot-Largeault, A. (1999). Interconnectedness. In A. Benmaklouf (Ed.), *Alfred North Whitehead, l'univers solidaire* (pp. 55-79). Paris : Université de Paris X-Nanterre.

- Formel de, M. & Quéré, L. (Éd.). (1999). *La logique des situations*. Paris : Édition de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Formel de, M. Ogien, A. & Quéré, L. (Éd.). (2001). *L'ethnométhodologie*. Paris : La Découverte.
- Foucault, M. (1984). *Histoire de la sexualité. Le souci de soi*. Paris : Gallimard.
- Joas, H. (1999). *La créativité de l'agir* (P. Rusch, trad.). Paris : Éditions du Cerf.
- Melville, H. (1970). *Moby Dick* (H. Guex-Rolle, trad.). Paris : Flammarion. (Original publié 1851)
- Nathan, T. (1994). *L'influence qui guérit*. Paris : Jacob.
- Neuberg, M. (1991). *Théorie de l'action*. Liège : Mardaga.
- Richir, M. (1996). *Melville. Les assises du monde*. Paris : Hachette.
- Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais herméneutiques II*. Paris : Seuil.
- Taylor, C. (1991). Comment concevoir le mécanisme ? In M. Neuberg (Éd.), *Théorie de l'action* (pp. 177-202). Liège : Mardaga.
- Whitehead, A. N. (1993). *Aventure d'idées* (J.-M. Breuvar et A. Parmentier, trad.) Paris : Cerf. (Original publié 1933)
- Whitehead, A. N. (1994). *La science et le monde moderne* (P. Couturiau, trad.). Monaco : Rocher. (Original publié 1926)
- Whitehead, A. N. (1995). *Procès et réalité : essai de cosmologie* (D. Charles et al., trad.). Paris : Gallimard. (Original publié 1929)
- Wittgenstein, L. (1961). *Tractatus logico-philosophique* suivi de *Investigations philosophiques* (P. Klossowski, trad.). Paris : Gallimard.
- Wright von, G. H. (1991). Problèmes de l'explication et de la compréhension de l'action. In M. Neuberg (Éd.), *Théorie de l'action* (pp. 101-119). Liège : Mardaga.